



*bruno tessarech*  
*la galette des rois*  
*le dilettante*



Bruno Tessarech

*La galette des rois*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

**Couverture : Anne-Marie Adda**

*L'auteur a bénéficié de l'aide du Centre national des lettres pour  
l'écriture de ce roman.*

© Éditions Le Dilettante, Paris, 1998.

ISBN 978-2-84263-454-4

AUJOURD'HUI, j'attrape quarante ans. Attraper est le mot. L'âge me tombe dessus comme une maladie. Je sens que l'heure des précautions arrive et qu'il va falloir abandonner le style jeune homme. La quarantaine! Des images de cargo mouillant au large, de réclusion sanitaire, de presque oubli passent dans mon cerveau et je me sens soudain fatigué et bon à rien, un *has been* qui n'aurait jamais été conjugué au présent.

Bon. Voilà bien de l'émoi pour un phénomène ordinaire, me dis-je sitôt le premier moment de stupeur passé. Cesse de faire des phrases, souffle tes bougies et laisse aller les choses. Juliette, toujours efficace, me glisse à l'oreille: tu as un air sinistre, souris pour la photo. Je prends la pause sans en avoir l'air, l'éclair jaillit, mais mon sourire retombe.

On ouvre le champagne. Les bulles n'en dissimulent pas la tiédeur acide. Je le bats à la petite

cuillère avant d'y plonger un cube de glace. Des murmures de désapprobation s'élèvent, que je fais mine d'ignorer. N'empêche. Je vois bien que désormais on ne me passera plus aucun caprice. J'en suis là de mes réflexions, en train de déballer des cadeaux qui ne me plaisent pas, lorsque Maxime fait son entrée.

J'emploie le terme des gens du cirque et des bals costumés, car l'entrée de Max appartient à leur registre : celle des arrivées attendues, majestueuses, si possible époustouflantes. Il s'immobilise sur le seuil, visage épanoui et paquets avec bolduc chantourné à la main. Sa jeunesse, insolente comme toutes celles qui ne vous appartiennent pas, me sidère. Dommage qu'il n'ait pas à sa disposition un grand escalier, un orchestre, un feu d'artifice, que sais-je.

Il s'assied au centre du canapé en allongeant les jambes et envoie des regards circulaires vers l'assistance. Même dans cette position, il paraît regarder les gens de haut. Une hauteur pas désagréable, non violente, celle de la réussite et de l'élégance. Une supériorité de magazine, de papier glacé et de visage bronzé. Ce côté jet-set qui fait fureur dans son entourage.

Les situations basculent vite. Ma fête, qui l'était déjà si peu, devient la sienne. Les femmes l'embrassent. Les hommes s'inquiètent de sa carrière. Il s'empresse de laisser planer le sus-

pense, se fait servir du champagne qu'il trouve délicieux, s'enquiert de chacun avec sa légendaire décontraction.

Quand il a achevé ses repérages, il me lance un regard appuyé, comme l'acteur qui attend la réplique. C'est un jeu entre nous : entretenir les grands rôles du répertoire. D'où la patine de vieux sociétaires du Français qu'à l'occasion prend notre dialogue.

– Alors ?

– Quarante ans. C'est une information qui se suffit à elle-même.

Allons donc, Antoine. Deux fois vingt.

Et il me tend ses cadeaux avec autorité.

Nous échangeons quelques platitudes sur l'accélération du temps alors que je déplie le premier paquet. C'est une eau de toilette. *Héritage*. Faut-il rire, faut-il pleurer ? Maxime repart dans ses questions.

– Comment vont tes élèves ?

– Bien. Du moins je le suppose. Nous ne nous parlons plus beaucoup. J'arrive, je fais mon cours, je repars.

– Sur quoi travailles-tu en ce moment ?

Ma passion pour le *rewriting* occupe mes loisirs et arrondit mon modeste traitement de fonctionnaire.

– Les vaches sont maigres. Je relis le manuscrit qu'un vieux collègue historien peaufine depuis

quinze ans. Godefroi de Bouillon, les croisades, le drame des hommes mêlé à celui de l'Histoire. Une vaste fresque.

Maxime sourit toujours. Visiblement, il n'a pas écouté un mot de ce que je lui ai dit. Il s'agite sur son canapé, attend un blanc dans la conversation et lâche, l'air de rien :

– Je vais sans doute entrer au gouvernement.

Le projecteur s'immobilise soudain sur lui et ce n'est qu'un cri. Est-ce possible ? Mais comment cet événement s'est-il produit ? Raconte, je t'en prie. Les femmes se rapprochent. Maxime trempe légèrement ses lèvres dans le champagne. Baptême de prince, songé-je.

– Pour le moment je ne peux rien vous dire. Je suis tenu par le secret. Les négociations sont en cours. Mais je devrais en savoir plus d'ici quarante-huit heures. Soixante-douze, maximum.

À nouveau, son regard fait le tour de la pièce avec un air triomphant. Au moment où j'ouvre le second paquet, ses yeux s'arrêtent sur moi.

– Antoine, je te téléphone demain matin. Il faut qu'on parle.

Le paquet contient deux livres. *Grand Amour* d'Orsenna et *Les Mémoires* de Joinville. Le message est limpide. Même si Maxime tend ses filets un peu haut – Mitterrand, Saint Louis –, il espère que je vais lui donner un coup de main. Un discours par-ci, une lettre par-là. Cela fait des années qu'il me



tanne avec ça. J'aimerais tellement travailler avec toi, me glisse-t-il, main sur l'épaule, chaque fois que nous nous voyons. Le grand jour est peut-être arrivé.

Le lendemain, je ne débranche pas mon téléphone comme je le fais souvent pour avoir la paix. Je me surprends même à attendre l'appel, désœuvré et méditatif, tournant en rond, oublieux des croisades. N'hésite pas, me répète Juliette dès neuf heures. Vas-y, qu'est-ce que tu as à perdre ? Rien. Et puis ça doit être amusant, un ministère. Tu me raconteras.

Sans doute a-t-elle raison. La vie m'ennuie. Mes cours sont nuls, mes élèves dorment et la salle des professeurs m'afflige. J'ai besoin d'air et de mouvement. Je suis prêt pour toutes les expériences. Vivant en 1492, j'aurais sans doute embarqué sur la *Santa Maria*. Rien ne m'interdit donc aujourd'hui de franchir la Seine et d'aller respirer l'air du septième arrondissement.

Le téléphone sonne. C'est Maxime, assure Juliette qui trépigne. Je suis sûre que c'est lui. Réponds. J'hésite encore quelques secondes et, enfin, décroche.

IL EST beaucoup plus excité que la veille.

– En fait, je n'ai pas voulu entrer dans les détails hier soir, mais tout se joue aujourd'hui. Le Premier ministre me reçoit à trois heures. On déjeune ensemble ?

Nous nous retrouvons dans un des restaurants de Saint-Germain-des-Près qu'il fréquente depuis des années pour être certain de rester dans le coup. Il salue quelques personnes, dont un vieux monsieur qui ressemble au maréchal Pétain, augure néfaste. Un journaliste, en passant, lui demande « si ses affaires avancent ».

– Tu vois à quelle vitesse vont les choses, constate mon ami avec ravissement.

Elles vont vite, en effet. Il me les explique, prenant selon les moments un visage de conspirateur ou de ventriloque, de sorte, j'imagine, que le maître d'hôtel ne puisse lire sur ses lèvres. Parfois il déplace un morceau de pain, son verre, joue avec

couteau et fourchette afin de mieux se faire comprendre. La scénographie alimentaire s'adapte bien au domaine politique.

– La situation politique est simple. Le gouvernement vient de perdre la majorité absolue aux élections à neuf sièges près. D'où la nécessité de passer des alliances. Et comme le Président garde sa confiance à son Premier ministre, c'est à lui de s'en charger.

Jusque-là, j'aurais mauvaise grâce à ne pas suivre. La France entière sait ça.

– Le cadeau est empoisonné, souligne Maxime que je sens devenir pédagogue. Cet homme joue sa carrière sur les négociations d'ouverture. Leur réussite le maintiendra au pouvoir, mais leur échec le tuera net. Sur ce coup, il n'a pas le droit à l'erreur. Sinon...

Il fait un geste brusque avec son couteau, main tendue. Un instant, je crois qu'il va décapiter la rose dans le soliflore. Le geste s'arrête à quelques millimètres de la tige.

– Et puis pas seulement ça. Si l'opération d'ouverture échoue, la gauche revient aux affaires. Note bien que le souci principal du Premier ministre, c'est de devoir les quitter, lui, les affaires. La gauche reste accessoire. Mais enfin, aux yeux du Président, le chiffon rouge garde ses effets. Il n'a pas accompli tout ce chemin pour se retrouver emmerdé en fin de carrière par ceux qu'il a combattus toute sa vie.

Nous sommes d'accord. Se laisser emmerder par

ses ennemis, en politique, c'est un comble. Le maître d'hôtel, qui n'a pas délégué le service à un sous-fifre parce qu'il connaît son monde, nous passe la choucroute d'un air entendu. Maxime aborde l'aspect stratégique du problème.

– Toute la semaine dernière, le Premier ministre a envisagé différents scénarios. Il a d'abord tenté de négocier avec le Mouvement républicain. Mais l'opération a fait long feu. Les types du Mouvement républicain ne sont pas fous. Ils ont demandé l'impossible pour faire monter les enchères. On ne veut pas d'eux ? Aucune importance. Ils attendent le retour d'une gauche minoritaire pour faire l'appoint sur l'autre bord. À ce moment-là, leur cote sera au plus haut. C'est terrible, les partis charnières. Ils ont tué la Quatrième. Ils finiront bien par abattre la Cinquième.

Sentant que nous partons pour une longue randonnée, je me dispense de poser des questions. Il enchaîne.

– Ensuite le cabinet du Premier ministre s'est tourné vers Le Foll. Tu vois ce que je veux dire. Autant demander à ce grand niais de Pradier, tant qu'il y était.

Son rire éclate, s'élargit, retombe. Aux tables voisines on nous regarde, surpris. L'idée de demander à Pradier de rejoindre la majorité doit être aussi loufoque que la participation de Groucho Marx à un gouvernement.

-- Bref, je te passe les détails, Le Foll a refusé. Sèchement, m'a-t-on dit. Parce qu'il a une haine viscérale du Premier ministre depuis que celui-ci a déclaré, à propos du projet de loi Le Foll, tu te rappelles peut-être, il y a deux ans: «Tiens, le genre des lois a changé? Il est masculin, maintenant?» Phrase assassine. Soufflée par un conseiller, soit dit en passant. Le Premier ministre est incapable d'une telle trouvaille. Tu connais le surnom que lui ont donné ses collaborateurs: le shadok. Bien vu, non? La voix, le style, cette lenteur suffisante, tout... Alors le shadok s'est tourné vers les libéraux démocrates qui...

Je n'écoute plus. Les groupuscules centre gauche, centre droit, démocrates chrétiens, radicaux modérés, libéraux sociaux, sociaux de progrès, etc. qui prolifèrent depuis quelques années forment un labyrinthe dans lequel j'ai renoncé à m'aventurer. Je préfère imaginer le Premier ministre en shadok, avec la voix de Claude Piéplu, pompant dans le marigot politique.

Pendant ce temps, Maxime jongle avec les groupes parlementaires, postes au gouvernement, mouvements préfectoraux, pantouflages divers. De temps à autre, j'opine de la tête comme si je suivais ses raisonnements, geste symbolique dont il se satisfait.

-- ... Et c'est à ce moment-là que mon heure a sonné. Un conseiller à Matignon qui marche avec

moi, un sous-marin, un type que je connais depuis l'E. N. A., bref un vieux copain, il s'appelle Noblecourt, je te le ferai rencontrer, a soulevé l'hypothèse d'une alliance avec Maxime Chazelas et ses amis de l'Union des démocrates de progrès. Cinq députés, c'est mieux que rien, a-t-il fait remarquer au Premier ministre. À la réflexion, c'est même parfait, lui a-t-il susurré, parce que nous ne mettons pas nos œufs dans le même panier. L'autre, comme d'habitude, ne comprenait pas. Mais il nous en manque encore au moins quatre, répétait-il. Tu te rends compte. Si les Français savaient qui les dirige. Bref. Noblecourt s'est engagé à lui trouver un appoint d'une demi-douzaine de voix glanées ici ou là à coup de lignes de T. G. V., de maintien de régiments ou d'hôpitaux dans les circonscriptions. Ce qui devrait vous permettre de poursuivre votre politique tout en prenant en considération le message que nous a adressé l'opinion publique, puisque nous pratiquons une ouverture contrôlée, monsieur le Premier ministre.

Il me regarde. Je mets un temps à comprendre qu'il vient de me jouer la scène entre le Premier ministre et Noblecourt. Je m'empresse d'appuyer.

— Cela me paraît bien analysé.

Maxime s'accorde une pause pendant laquelle il rattrape le temps perdu. En moins de deux minutes, il engloutit presque toute sa choucroute et vide son *formidable*. Ce déjeuner est à l'image de sa vie :

de grandes plages calmes ponctuées par de brutales accélérations. Il lève vers moi un regard clair, presque enfantin.

– La semaine dernière s'est donc achevée sur ce scénario. Et c'est là où le Premier ministre a voulu jouer au plus fin et a commis la gaffe du siècle. Tu ne devineras jamais ce qu'il a fait.

Pause. Nouveau regard clair. Visage de ventriloque.

– Il a envoyé son ministre chargé des Relations avec le Parlement me proposer un accord de législation, assorti d'un secrétariat d'État aux Affaires européennes. Tu te rends compte? Dès le lundi matin.

J'éprouve une difficulté à me rendre compte. Mais les arcanes du protocole ne sont pas mon fort. Je prends une expression soucieuse. Il faut bien, de temps à autre, émettre un point de vue pour rester dans la partie.

– Il pouvait difficilement faire plus vite. Tu aurais préféré qu'il te dérange le dimanche? Je suis sûr que tu n'aurais pas apprécié, Max. Avoue-le. Ne sois pas de mauvaise foi.

Mon ami s'énerve en envoyant des regards par-dessous, de droite et de gauche.

– Mais non. Réfléchis cinq secondes, Antoine. *Quand*, ce n'est pas le problème. Mais *quoi*. Et *comment*. Ça se voit que tu n'as pas l'habitude de ce genre de situations. Écoute-moi.

Il pose ses coudes sur la table, s'attrape le pouce d'un geste lent comme s'il voulait le retourner.

– Primo. Sur la forme. J'exige de négocier avec le Premier ministre et pas avec un de ses lieutenants. Secundo. Sur le fond. Le secrétariat d'État aux Affaires européennes ne me convient pas. Je vais demander le Commerce et l'Industrie. Ah, monsieur le Premier ministre croyait que l'affaire serait conclue en deux heures. Il ne s'attendait pas à la position de fermeté que j'ai prise, le petit bonhomme.

Il s'est redressé et se frotte les mains avec satisfaction. Lui qui, selon son expression, «rame depuis quinze ans» – comices agricoles, réunions de préaux, tournées de bistrots et de marchés, fêtes des écoles, journée des sapeurs-pompiers... – me paraît soudain catapulté au sommet de la vanité humaine. Comment le ramener à plus de sagesse? Par où commencer?

– Max, le ministre chargé des Relations avec le Parlement n'est pas un lieutenant. Tu ne peux pas parler de cette façon.

La réponse fuse.

– Si. Un homme politique qu'on present pour un poste ministériel ne discute pas avec celui qui est chargé des parlementaires. L'exécutif d'une part, le législatif de l'autre. Je négocie mon entrée dans l'exécutif avec le chef de l'exécutif, un point c'est tout. Et puis je suis à la tête d'un



parti. Je représente quelque chose, une force. Ne l'oublie pas.

L'appellation de *parti* pour une espèce d'amicale regroupant cinq députés, une demi-douzaine de conseillers généraux et quelques maires de communes rurales me paraît excessive. Mais je m'abstiens de toute remarque désagréable. Autant contrer la marée déferlante au Mont-Saint-Michel. Dans des conversations précédentes, Maxime m'a déjà servi Mitterrand et la Convention des institutions républicaines, Giscard et le Centre national des indépendants, ces petites machines bricolées dans une arrière-cuisine de banquet républicain et qu'il appelle « les chevaux de Troie manipulés par des hommes de génie ». Ils sont tous arrivés au pouvoir comme ça, Antoine. Une dizaine de copains, un club, une opération commando lancée au bon moment pour investir un grand parti, et roulez jeunesse.

On nous sert les cafés. Maxime, Parisien branché, saute les desserts mais prend deux, trois cafés.

— Et je ne t'ai pas tout dit. Si tu savais ce que s'était imaginé le Premier ministre, tu serais édifié. Noblecourt m'a tout raconté. Eux au moins, ils n'afficheront pas les prétentions démesurées du Mouvement républicain, répétait-il à son entourage. Ce sont de braves gens, des provinciaux. Des types solides, fiables. La plupart viennent de l'Ouest et du Centre. La France du

terroir. Un secrétariat d'État, et ces gens-là seront comblés.

- Tu devrais être content. Je t'entends répéter ça depuis des années : la solidité de nos provinces, le peuple travailleur et méritant, les bienfaits d'une politique centriste. Pour une fois que cette sagesse de sous-préfecture est à l'honneur, tu ne vas pas te plaindre.

- Une minute, Antoine. Ne confonds pas ce qu'on raconte à l'opinion publique et la politique qu'on a dans la tête. Si Giscard avait annoncé la majorité à dix-huit ans et la libéralisation de l'avortement, il n'aurait jamais été élu. Ce qui compte, c'est la politique qu'on a là, gravée. C'est pour ça qu'en tant que membre de la Commission parlementaire de la Production et des Échanges, le Commerce et l'Artisanat me conviendrait parfaitement. Et puis aussi, tu as raison, à cause de ma famille d'esprit, de mes racines. Mais fais-moi l'amitié de penser que mes ambitions ne se limitent pas à mes discours électoraux. Je te répète. Ma politique, je l'ai là.

Il montre son front de l'index, une fois encore. Le geste prête à confusion. Quelqu'un, à la table voisine, sourit.

- Bref. N'ergotons pas. J'ai bien fait de tenir ferme. Le Premier ministre m'a fait connaître son intention de me recevoir à trois heures, aujourd'hui. Par un coup de téléphone direct. Cette fois-

ci, il a bien compris que les intermédiaires ne marcheraient pas. Tu m'accompagnes ? On y va à pied.

Nous quittons Saint-Germain-des-Près. Maxime flâne, regarde les boutiques. Je crains que nous ne nous mettions en retard. Avec l'âge me viennent des peurs de vieux qui arrivent une heure avant le départ de leur train. Mais après tout il s'agit de sa carrière et non de la mienne. Rue des Saints-Pères, mon ami pousse la porte d'un antiquaire pour demander le prix d'une table demi-lune, s'enquiert du titre d'argent d'une paire de chandeliers dix-huitième, examine des sèvres d'un air entendu, tourne dans la boutique comme s'il espérait la révélation du meuble ou de l'objet dont il a toujours rêvé, et enfin sort avec une décontraction ennuyée.

Rue de Grenelle, il achète des fromages et un quart de pain Poilâne tranché. Les meilleurs saint-marcelin de Paris, me précise-t-il. Puis il parle des marronniers dans la lumière si douce de septembre, des charmes de l'été indien, bifurque sur son dernier séjour à New York, la brume sur Central Park, les écureuils, le crissement des feuilles sous les pieds pendant le footing autour du Réservoir. Ce type a des nerfs d'acier. Il va négocier d'égal à égal avec le chef du gouvernement et il achète du fromage.

Nous arrivons devant l'hôtel Matignon. Maxime confie le sac en plastique qui contient le fromage et le pain à un gardien, me donne rendez-vous dans

le café à l'angle, et s'avance d'un pas ferme dans la cour pavée. Un nouveau personnage est en train de naître sous mes yeux, subtil dosage d'excitation et de force intérieure. Dans sa catégorie, il est fort.

Une heure après, Maxime sort de l'hôtel Matignon triomphant. Austerlitz, s'exclame-t-il, bras levés. Il est nommé ministre des Affaires européennes. Il me répète trois fois : ministre, et pas secrétaire d'État.

Le voilà sur un nuage. Le Premier ministre voulait voir, il a vu. Dès le début de la conversation, Maxime lui a exposé ses demandes avec un mélange d'humilité dans le ton et de précision dans les mots qui augurait mal d'une négociation aisée. En outre, je lui fais confiance, il a pris ce qu'il appelle « son grand style », celui qui donne l'impression d'entendre parler un livre. Depuis des années, il use de cette méthode à chaque occasion tant soit peu solennelle. Un tel langage intrigue la plupart de ses interlocuteurs. C'est le but. Dans les quelques séances de préparation auxquelles il m'a convié jadis, je me suis permis de lui en apprendre les bases afin d'occuper un créneau peu fréquenté par ses confrères : phrases très longues, termes désuets, politesse allant jusqu'à l'obséquiosité. Et surtout : changements brutaux de registre. L'art de ponctuer des sentences de version latine par des termes populaires, voire argotiques, relève du